



Mireille Corbier et Gilles Sauron (dir.)

Langages et communication : écrits, images, sons

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Un exemple de communication politique : Pierre-Eugène Du Simitiere (1737-1784) et le dessin du Grand Sceau des États-Unis¹

Dominique Poulot

DOI : 10.4000/books.cths.924

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508662



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

POULOT, Dominique. *Un exemple de communication politique : Pierre-Eugène Du Simitiere (1737-1784) et le dessin du Grand Sceau des États-Unis¹* In : *Langages et communication : écrits, images, sons* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/924>>. ISBN : 9782735508662. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.924>.

Un exemple de communication politique : Pierre-Eugène Du Simitiere (1737-1784) et le dessin du Grand Sceau des États-Unis¹

Dominique POULOT

Professeur, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,

Membre du CTHS section Archéologie et histoire de l'art des civilisations médiévales et modernes

Extrait de : CORBIER Mireille (dir.) et SAURON Gilles (dir.), *Texte et image*, Éd. électronique, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques), 2017.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Le grand sceau des États Unis est exposé dans le hall du département d'État à Washington, qui en est le gardien officiel, et qui l'utilise à l'occasion de certains traités et pour des proclamations présidentielles. Il a régulièrement joué un rôle dans la vie politique américaine au cours des dernières décennies, notamment à la suite de l'adoption d'une autre devise pendant la guerre froide (1956), et des incertitudes conséquentes, même présidentielles, sur la véritable formule officielle depuis lors¹. Parallèlement, la vertu d'une pédagogie de l'image du sceau a été récemment mise en valeur dans la littérature didactique à propos de l'enseignement civique² ; elle semble illustrer particulièrement toute définition d'un art comme communication politique³. Certains commentateurs, enfin, ont proposé d'importer le sceau et sa devise de ce côté-ci de l'Atlantique, et d'en faire usage en vue de la construction européenne et de sa communication politique⁴.

L'élaboration du grand sceau est intimement liée à la fondation particulière de la nation américaine qui voit la coïncidence entre la construction de l'indépendance et celle de l'État. Beaucoup d'interprétations désormais classiques voient dans l'émergence des nationalismes européens et des sentiments nationaux le résultat d'une mobilisation patriotique. Ainsi Miroslav Hroch a conçu, quant à la définition d'une nation, un processus en trois phases

1. Un syndicat d'historiens résuma l'affaire ainsi : « Last week Congress voted to reaffirm that the national motto of the United States is "In God We Trust." Rep. Randy Forbes, R-Va., introduced the measure and argued that we would be following "our predecessors" by declaring a national trust in God. Last year he and the Congressional Prayer Caucus had criticized President Obama when he "falsely proclaimed" in a speech in Jakarta that "E Pluribus Unum" is the national motto. The conservatives who criticized Obama and who claim the mantle of the Founding Fathers are mistaken on both counts. Although "In God We Trust" is the official motto, "E Pluribus Unum" has long been acknowledged as a de facto national motto » Thomas A. Foster, "In God We Trust" or "E Pluribus Unum"? The American Founders Preferred the Latter Motto », *History News Service*, Nov 9, 2011.

2. « President Barack Obama cited E Pluribus Unum as our national motto during a 2010 speech in Jakarta, Indonesia. His actions prompted Rep. J. Randy Forbes of Virginia to introduce legislation reaffirming « In God We Trust » as the nation's official motto », Rob Good, « Using E Pluribus Unum as a Narrative Framework for the US History Survey. » *OAH Magazine of History* 27.3 (2013) : 11-15.

3. Voir la discussion à propos des thèses de John Dewey sur l'art comme communication politique dans Alison D. Howard, et Donna R. Hoffman, « A Picture Is Worth a Thousand Words: Building American National Identity Through Art. » *Perspectives on Political Science* 42.3 (2013) : 142-151, note 22. Voir aussi Hebel, Udo J., and Christoph Wagner, ed. *Pictorial Cultures and Political Iconography s: Approaches, Perspectives, Case Studies from Europe and America*. Walter de Gruyter, 2011.

4. Denis Lacorne, « E pluribus unum » : une devise pour l'Europe ? », *Le Débat* 1 (2003) : 88-97. « Le premier projet de sceau américain, dessiné par un artiste d'origine suisse, Pierre Eugène du Simitière, offrait une conception toute européenne de la nation en construction : l'Amérique n'était pas un melting pot, brassant ensemble Amérindiens et immigrants européens ».

(qu'il appliquait originellement aux petites nations, mais qu'on a étendu depuis), largement repris dans beaucoup d'études comparées aujourd'hui⁵. Au contraire, pour Henry Steele Commager, le grand historien américain, les États-Unis ont « commencé comme un État national » : la structure politique est venue d'abord, et le reste a été ajouté ensuite. Le caractère exceptionnel de la nation américaine tiendrait ainsi au fait que le projet politique d'États indépendants fondés sur les principes républicains avait été exactement contemporain du projet national, et l'avait en fait constitué. Chronologiquement, le processus s'inscrit de 1774 à 1805, du premier Congrès continental à l'achat de la Louisiane et à l'expédition de Lewis et Clark soutenue par Jefferson pour cartographier et répertorier les richesses du territoire national à l'Ouest. Un petit groupe d'intellectuels a imaginé à ce moment une idéologie nationale, et a dû inventer simultanément les symboles pour l'incarner et la diffuser. La désignation du 4 juillet comme « Independence Day », ou comme « American Jubilee » a été de ce point de vue une réussite, fondant un rituel collectif après une dizaine d'années. Ce moment, classique de la constitution d'un nationalisme, correspond à ce que le théoricien et historien du nationalisme John Breuilly appelait la « popularisation » de l'idéologie, soit la nécessité de faire œuvre pédagogique pour rendre concret un ensemble abstrait d'idées, de principes et de règles. L'historiographie récente, de Maurice Agulhon à Eric Hobsbawm (en particulier l'ensemble des études que ce dernier avait réunies sous le titre d'« invention de la tradition ») a particulièrement enquêté sur l'ensemble de ces phénomènes – de la représentation symbolique des différentes nations à l'étude des commémorations et des cérémonies civiques les plus diverses. Depuis, la science politique a également consacré de nombreux travaux à ces aspects⁶. L'enjeu du Grand Sceau était dans ce contexte général de disposer d'un symbole capable d'assurer la synthèse d'un complexe de valeurs et résolutions, comme le dit Françoise Le Jeune⁷. Il s'agit bien, comme elle l'écrit, d'un « projet politique culturel », élément clef d'un projet national⁸. L'histoire de son élaboration a

5. « Now the nation is not, of course, an eternal category, but was the product of a long and complicated process of historical development in Europe. For our purposes, let us define it at the outset as a large social group integrated not by one but by a combination of several kinds of objective relationships (economic, political, linguistic, cultural, religious, geographical, historical), and their subjective reflection in collective consciousness. Many of these ties could be mutually substitutable – some playing a particularly important role in one nation-building process, and no more than a subsidiary part in others. But among them, three stand out as irreplaceable: (1) a “memory” of some common past, treated as a “destiny” of the group – or at least of its core constituents; (2) a density of linguistic or cultural ties enabling a higher degree of social communication within the group than beyond it; (3) a conception of the equality of all members of the group organized as a civil society. » Miroslav Hroch, « From National Movement to the Fully-formed Nation: The Nation-building Process in Europe, » in Balakrishnan, Gopal, ed. *Mapping the Nation*, New York and London : Verso, 1996 : p. 78-97. Son ouvrage classique, *Social Preconditions of National Revival*, fournit un schéma en trois phases A-B-C. Hroch qualifie la phase A de « période d'intérêt savant », la Phase B de moment d'agitation patriotique et finalement la Phase C d'émergence du mouvement national de masse. Voir par exemple Alexander Maxwell « Typologies and phases in nationalism studies : Hroch's ABC schema as a basis for comparative terminology. » *Nationalities Papers* 38.6 (2010) : 865-880.

6. Alison D. Howard, et Donna R. Hoffman, « A Picture Is Worth a Thousand Words: Building American National Identity Through Art. » art. cit., fournissent un panorama d'ensemble, et insistent sur le fait que « evidence from much of the art of the very early republic, which like the Constitution, also aids in fostering the notion of civil religion, was decidedly secular » (p. 150), se référant à la fameuse thèse de Robert N. Bellah, « Civil Religion in America », *Daedalus, Journal of the Academy of Arts and Sciences*, 96, hiver 1967, et R. N. Bellah, *The Broken Covenant: American Civil Religion in Time of Trial*, New York, The Seabury Press, 1975 ; R. N. Bellah, and P. E. Hammond, *Varieties of Civil Religion*, Harper & Row, San Francisco, CA, 1980; Denis Lacorne, *De la religion en Amérique. Essai d'histoire politique*, Paris, Gallimard, 2012.

Le cas de Du Simetiere, d'après les citations de son *Common book*, semble au moins celui d'un Voltairien.

7. Je suis largement ici la contribution de Françoise Le Jeune dans *Myths and Symbols of the Nation. England, Scotland and the United States*, coordonné par Andy Arleo, Françoise Le Jeune, Paul Lees et Bernard Sellin, Nantes, Centre de Recherche sur les Identités Nationales et l'Interculturalité, 2006.

8. Voir « A National Seal and a National Bible ? », chapitre 8 de Waco Derek H. Davis, *Religion and the Continental Congress, 1774-1789 : Contributions to Original Intent*, Oxford University Press, 2000, p. 137-151 et l'étude remarquable de William Conley Harris, *E Pluribus Unum : The Construction of the Self and Society in Nineteenth-Century America*

été décrite en détail par une historiographie relativement abondante, mais très répétitive, dont un livre officiellement édité par le département d'État a récemment fait le tour⁹. Il ne s'agit donc pas ici de revenir sur une histoire solidement documentée, mais de considérer l'épisode, à la faveur de ce congrès consacré à la communication, du point de vue de l'expertise et du rôle de certains experts en formes ou moyens de communication – ici la composition de sceaux et de devises – dans l'élaboration de symboles politiques particulièrement importants. Généralement, en effet, on s'intéresse exclusivement au rôle traditionnel des hommes d'État ou des philosophes en la matière – d'autant que, en l'occurrence, les Pères fondateurs étaient à la fois des politiques et des intellectuels érudits. Notre étude s'appuie sur le cas d'un personnage peu familier à la mémoire collective, celui de Pierre-Eugène Du Simitiere, exemplaire du monde cosmopolite des Lumières transatlantiques. À défaut d'avoir été le premier collectionneur d'Amérique du Nord, ou un naturaliste aussi distingué que le Britannique Mark Catesby (1683-1749), probablement l'un de ses modèles, Du Simitiere fut le premier fondateur d'un musée américain se revendiquant comme tel. C'est aussi, plus fâcheusement, l'un de ces hommes de musées dont les objets, sinon les papiers, ont le plus complètement disparu à l'issue de sa vente après décès. Il a en effet constamment échoué sinon à recevoir une reconnaissance officielle de ses ambitions de collectionneur et de savant (il figure dans la mémoire savante au titre de membre de l'*American Philosophical Society*, dans une lignée inaugurée par Buffon¹⁰) au moins à en tirer sa subsistance. Dans ces conditions, le souvenir de sa participation à l'élaboration de la symbolique politique des États-Unis est aujourd'hui, à coup sûr, l'aspect le plus remarquable de sa fortune critique.

Une vie sacrifiée au collectionnisme

Pierre-Eugène Du Simitiere est né à Genève le 18 septembre 1737, et baptisé le 29 du même mois au Temple Neuf de la ville. Son père, Jean-Henri Ducimetière ou Dusimitière était un gros négociant avec les Antilles, et sa mère était née Judith-Ulrique Cunégonde Delorme¹¹. On ne sait rien de sa formation : peut-être prit-il des cours de dessin avec Jean-Etienne Liotard¹². À seize ans, il vit à Amsterdam, sans doute pour un apprentissage des affaires. Le jeune homme a pu être envoyé par sa famille pour prendre des contacts, sinon apprendre la langue, et commercer ensuite dans les Iles de la Sonde, Sumatra, Borneo, Java – car on trouve des dessins et des notes à leur propos dans ses manuscrits. Entre 1763 et 1770, Simitiere passe plusieurs mois à New York, puis à Charleston, à Philadelphie, à Boston, à Newport, et dans

under Conditions of Secularization, PhD Johns Hopkins University, 2000 et *E Pluribus Unum: Nineteenth-Century American Literature and the Constitutional Paradox*. University of Iowa Press, 2005.

9. Richard S. Patterson and Richardson Dougall, *The Eagle and the Shield: A History of the Great Seal of the United States*, Washington : Department of State, 1978.

10. Joseph George Rosengarten, « The Early French Members of the American Philosophical Society, » *Proceedings of the American Philosophical Society*, 1907, p. 87-93 : « In 1768 Buffon was elected, the first Frenchman to become a member of this Society, and thus the first of a long list of his countrymen chosen for this honorable distinction. In the same year Du Simitiere was elected, still remembered as a local antiquarian, and he brought some French spirit into this Society, – he was diligent in his attendance and active in adding to its collections ». Cet « esprit français » est alors celui d'un Suisse cosmopolite, qui s'identifie à un citoyen américain. Voir aussi Wayland Fuller Dunaway « The French Racial Strain in Colonial Pennsylvania », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 53, n° 4 (1929), p. 322-342, qui évoque des « Pennsylvaniens d'extraction française » avec John James Audubon, Pierre du Simitiere, et Stephen Girard.

11. Je tire toutes ces indications biographiques de la thèse de Paul Ginsberg Sifton, *Pierre Eugène Du Simitière (1737-1784) : Collector in Revolutionary America* Ph. D. dissertation, University of Pennsylvania, 1960, reprise dans différentes publications du même auteur, et notamment dans *Historiographer to the United States. The Revolutionary Letterbook of Pierre Eugène Du Simitière*, New York, Vantage Press, 1987, p. 2-3.

12. Hans Huth, « Pierre-Eugène du Simitiere and the Beginnings of the American Historical Museum », *Pennsylvania Magazine of History and Biography*, LXIX, 1945, p. 317.

différentes autres villes. Le 20 mai 1769 il devient un citoyen de la colonie de New York, ce qui constitue un tournant *a priori* important, prouvant sa nouvelle identité d'« Américain ». Après une installation à Philadelphie de 1770 à 1772 il entreprend un nouveau voyage aux Caraïbes, puis il revient à Philadelphie, alors le centre intellectuel et savant des colonies¹³, en septembre 1774. Le jeune Suisse de 29 ans parvient à se faire connaître des élites locales assez rapidement puisqu'il est élu à l'*American Society for the Promotion of Useful Knowledge* en 1768, qui fusionne par la suite avec l'*American Philosophical Society*. Du Simitiere fait montre de l'ensemble des curiosités propres aux milieux éclairés de cette seconde moitié du siècle « encyclopédique ». De 1766 à 1772, il tient ainsi un « Journal météorologique », et découpe la presse locale à propos notamment de la vie politique, tout en continuant à dessiner, sans pour autant semble-t-il se livrer jamais à des tâches professionnelles de quelque sorte que ce soit – un contrat de maître de dessin pour la fille de Jefferson, Martha, est abandonné rapidement. Le 2 mai 1769 il devient un citoyen de la colonie de New York, ce qui constitue un tournant *a priori* important, prouvant sa nouvelle identité d'« Américain ». Jusqu'à la crise révolutionnaire, il a essentiellement mené des activités de dessinateur, de portraitiste et de collectionneur. Il réunit des livres, des œuvres d'art – peintures et gravures, notamment – ou encore des monnaies européennes, anciennes et modernes, mais collecte aussi faune et flore américaines, et des objets à caractère ethnographique, échangés ou saisis lors des guerres indiennes. Les ressources de Du Simitiere, jusqu'à la crise révolutionnaire, sont difficiles à imaginer. Ses activités semblent avoir essentiellement consisté dans la réunion de collections – allant des monnaies aux oiseaux empaillés, aux objets amérindiens échangés ou saisis lors des guerres, à des œuvres d'art européennes – peintures et gravures, par exemple. Au retour de son dernier voyage dans les Caraïbes, installé de nouveau à Philadelphie en septembre 1774, il commence à réunir tous les pamphlets et articles dont il peut avoir connaissance, liés à l'agitation révolutionnaire en cours. Il est aussi le seul à avoir documenté semble-t-il la statue du roi George III, commandée en 1766, réalisée par le sculpteur anglais Joseph Wilton, sculpteur du roi depuis 1764, et érigée en 1770 sur le Bowling Green à la pointe Sud de l'île de Manhattan. Il en avait acquis en 1778 un modèle réduit en plâtre qui est demeuré, après la destruction de la statue en 1776 lors d'une émeute, le seul témoignage, avant de disparaître à son tour : « A Cast of plaister representing in basso relievo the model of the equestrian Statue of the King »¹⁴. Les listes de lettres qu'il dresse pour la période – en quatre volumes – rendent compte de l'ampleur et de l'intensité de cette collecte. Il devient de 1776 à 1781 l'un des trois conservateurs de l'*American Philosophical Society* et connaît Benjamin Franklin¹⁵. La période d'instabilité américaine paraît ainsi prendre fin, et une carrière de lettré semble pouvoir s'ouvrir pour lui en Nouvelle Angleterre. Toutefois, lorsqu'il doit en 1777 répondre à l'obligation de servir dans la milice de Pennsylvanie, et qu'il est condamné à une amende pour n'avoir pas fourni de remplaçant, il proteste – sans succès – de sa citoyenneté étrangère. La même année, lors de l'occupation anglaise de Philadelphie, il est emprisonné trois semaines, pour ses relations avec le Congrès et ses opinions suspectes de républicanisme mais ses collections ne sont pas saisies, et lui-même est libéré, sans doute sous l'influence d'amis et de relations. Finalement, il profite de cette occupation pour nouer de nouveaux liens et obtenir de nouvelles pièces pour sa collection, poursuivant ses échanges cosmopolites après la défaite des armées allemandes et anglaises.

Au cours des années 1779-1781 il entreprend la publication de treize portraits de héros de la révolution américaine : il dessine notamment le profil de Washington en 1779 et l'envoie en

13. Whitfield J. Bell, « The scientific environment of Philadelphia, 1775-1790. » *Proceedings of the American Philosophical Society* (1948) : 6-14.

14. Arthur S. Marks, « The Statue of the King George III in New York and the Iconology of Regicide », *American Art Journal*, vol. 13, n° 3, 1981, p. 61-82.

15. Paul Sifton, PhD, *op. cit.*, p. 10.

France pour le faire graver et le vendre sur le marché européen¹⁶. Mais la gravure par Benoît Louis Prévost à Paris est d'une réalisation très longue et parfois fautive, et d'autres éditions sont gravées en Angleterre, ou piratées. Si cette spéculation échoue à lui apporter les ressources espérées, elle lui procure toutefois une place remarquable dans la première iconographie révolutionnaire. C'est là une démarche particulièrement commune à l'époque : Peale de son côté commence une galerie de grands hommes au cours de la décennie 1780¹⁷. Une autre source de revenus, directement liée aux opportunités de la période révolutionnaire comme à ses convictions, est l'élaboration de dessins pour des médailles commémoratives et pour des sceaux. Il reçoit ainsi 32 dollars pour une médaille représentant l'évacuation des troupes britanniques de Boston devant le général Washington, et il dessine également les sceaux des s de Virginie, New Jersey, Delaware et Georgie (les dessins du Delaware et du New Jersey demeurent encore aujourd'hui les sceaux officiels). De 1778 à 1782 Du Simitiere tenta d'obtenir une reconnaissance du Congrès pour écrire une histoire des colonies. Il avait toutefois des concurrents, car le projet était manifestement dans l'air du temps même si sa propre collecte d'archives et de matériaux dépassait vraisemblablement toute autre entreprise de la part des différents pouvoirs des différents États, ou d'autres particuliers. Du Simitiere présenta un mémoire au Congrès en juillet 1779 qui est le meilleur Résumé de l'entreprise poursuivie. Il y expliquait son dessein de rectifier les erreurs précédemment commises dans les histoires d'Amérique du Nord et des Caraïbes, et de fournir un travail sur les origines et l'état présent de ces pays. Il y rappelait son obstination à réunir manuscrits et imprimés, relatifs à tous les aspects politiques, culturels, scientifiques, du pays, à un degré inédit et sans rival dans aucune collection publique ou privée¹⁸. Il ajoutait qu'il avait lui-même abondamment écrit, produisant de nombreux mémoires, descriptions, chronologies, à partir d'extraits de journaux, ou d'informations envoyées par ses correspondants. Enfin il soulignait que sans ressources autres que la pratique de son art, sa précarité pécuniaire l'amenait à solliciter l'appui du Congrès. Mais les résultats de ses démarches demeurent décevants, comme l'indique la répétition de ses demandes. En juillet 1780, le Congrès ne fait qu'encourager les différents états à se montrer favorables à ses initiatives. Cet échec est dû à la crise du pays et à une inflation galopante, les sommes éventuellement promises ne pouvant de toute façon que fondre au fil des mois. Même si le New Jersey fit bon accueil à son dessein en 1781 – Du Simitiere est ainsi salué par le College du New Jersey (futur Princeton) d'un *Master of arts honoris causa* – ces appuis officiels demeuraient insuffisants.

En mai 1782, il décide sans doute en désespoir de cause d'ouvrir « my collection for the inspection of the public together with my pictures » sous la forme d'un *Museum américain*, précédant l'ouverture de celui de Charles Willson Peale d'au moins trois ans. L'entrée est coûteuse (un demi-dollar), et pareille entreprise n'est pas bénéficiaire, comme le démontreront les initiatives ultérieures de musées « sérieux », avant le temps de Barnum. L'une des originalités de l'entreprise est sans doute de rendre compte d'une actualité immédiate, dont mention est faite par écrit dans les notes du propriétaire, et qui était sans doute aussi communiquée de vive voix aux visiteurs. Il s'agit là d'une forme de tradition que l'on pourrait

16. David Meschutt a consacré de nombreux articles à la question des portraits gravés des pères fondateurs, et aux différentes techniques plus ou moins réalistes, dont Meschutt, David, Mark L. Taff, and Lauren R. Boglioli. « Life masks and death masks. » *The American journal of forensic medicine and pathology* 13.4 (1992) : 315-319. Sur le cas de Washington William S. Ayres, *George Washington : American Symbol*. ed. Barbara J. Mitnick. Hudson Hills, 1999 et le chapitre de Volker Depkat in Hebel, Udo J., and Christoph Wagner, éd. *Pictorial Cultures and Political Iconographies: Approaches, Perspectives, Case Studies from Europe and America*. Walter de Gruyter, 2011, p. 178-180.

17. Sellers, Charles Coleman. *Mr. Peale's Museum : Charles Willson Peale and the first popular museum of natural science and art*. WW Norton & Company, 1980.

18. On peut renvoyer ainsi à quelques dessins qui aujourd'hui encore permettent de documenter utilement certaines pratiques, en particulier musicales : voir Richard Cullen Rath, « Drums and Power: Ways of Creolizing Music in Coastal South Carolina and Georgia, 1730–1790 » dans Steven G. Reinhardt et David Buisseret Éd. *Creolization in the Americas*, College Station, Texas A&M University Press, 2000, p. 117 pour la tradition d'un calinda, illustration jointe.

repérer dans certains musées entrepreneuriaux ou non, depuis le musée des monuments français de Lenoir jusqu'au musée Grévin et à maints établissements ultérieurs : le musée est une sorte de journal des événements, souvent dramatiques, que vivent les contemporains. Ainsi les expéditions contre les Indiens et les butins de guerre qu'elles fournissent sont-elles un événement à privilégier dans l'accroissement de la collection. En juillet 1782, Pierre-Eugène du Simitiere tient registre d'un « a Scalp taken from an Indian killed in September, 1781, in Washington County near the Ohio in this State by Adam Poe, who fought with two Indians, and at last kill'd them both, it has an ornament a white wampum bead a finger long with a Silver Knob at the end the rest of the hair plaited and tyed with deer skin. Sent me by the President and the Supreme executive Council of this state with a written account of the affair. »¹⁹ La mort, probablement de faim, de Du Simitiere, en octobre 1784, marquée par des démêlés avec son propriétaire pour ses loyers impayés, entraîne la dispersion de cette collection. L'ensemble est vendu en 1785, avec un catalogue descriptif. La *Library Company* à Philadelphie, la bibliothèque du Congrès, et l'université de Virginie ont la plupart de ses manuscrits, mais les objets et les livres ont été dispersés ou perdus²⁰.

Un ensemble d'intérêts encyclopédiques

C'est en 1770, à Philadelphie, que Du Simitiere commence à travailler sur un volume intitulé *Commonplace book of Pierre Eugene Dusimitiere of Geneva* aujourd'hui au département des manuscrits de la Bibliothèque du Congrès à Washington. Il s'agit d'un volume où les entrées sont rédigées tantôt en français, tantôt en anglais, avec le dessein de fournir le « dernier mot par excellence » de chaque sujet abordé. On y trouve des citations, des exemples historiques, des dessins héraldiques, des poèmes, bref une collection de tous les intérêts que le personnage cultivait. Peut-être s'agit-il, comme le dit Paul Sifton, de clore l'épisode francophone de sa carrière en travaillant à rassembler tous les éléments de sa culture précédente avant de passer à une nouvelle vie en anglais dans les colonies britanniques. Pourtant il est difficile d'imaginer que ce livre soit un bilan d'une période achevée : il s'agit plutôt d'un travail de compilation, à l'image précisément d'une collection de citations telle qu'on l'entendait classiquement. La pagination continue, mais avec de très nombreux espaces laissés en blanc, entre les différentes entrées, suggère le projet d'une sorte d'encyclopédie par ordre alphabétique ou par matières, ou encore de miscellanées, sur le modèle, alors très populaire, de celles publiées par les magazines anglais à la mode. Il est en tout cas remarquable de constater à cette occasion que Du Simitiere était un bon connaisseur des armoiries, qu'il y trouvait de toute évidence un grand intérêt, et qu'il était ainsi prêt à consacrer du temps et son talent à reproduire dans son livre-journal un certain nombre d'exemples européens. Sept ans plus tard, en 1777, en plaidant sa cause devant l'État de Pennsylvanie lors de l'affaire de la milice, Du Simitiere laisse le seul témoignage dont nous disposons quant à la justification de toute sa vie. Il explique qu'il a passé un grand nombre d'années à voyager à

19. Edwin Wolf, *At the Instance of Benjamin Franklin: A Brief History of the Library Company of Philadelphia, 1731-1976*. The Library Company of Phil, 1976 ; John C. Van Horne, *Pierre Eugene Du Simitiere : His American Museum 200 Years After: An Exhibition at The Library Company of Philadelphia, July to October 1985*, Philadelphia, The Library Company of Phil, 1985.

20. Henry J. Young, « A Note on Scalp Bounties in Pennsylvania. » *Pennsylvania History* (1957) : 207-218. Ellen Fernandez-Sacco insiste particulièrement sur le rapport de la collection aux opérations militaires, sachant que Du Simitiere voulait écrire une histoire de l'expédition de Sullivan en 1779, et qu'il récoltait des scalps à travers sa correspondance : « Du Simitiere collected a vast array of things that linked him directly to military activity on an expanding frontier. Together, this combination of valuable archives and material objects functioned to legitimise national identity and redefine ideas of difference », Ellen Fernandez-Sacco, « Framing "The Indian": The Visual Culture of Conquest in the Museums of Pierre Eugene Du Simitiere and Charles Willson Peale, 1779-96. » *Social Identities* 8.4 (2002): 571-618, ici p. 589.

travers le continent américain, et les Iles, au prix de grandes fatigues et de dépenses considérables, poursuivant le but d'écrire « l'histoire naturelle et civile de l'Amérique », sans aucune aide publique ou privée. Il tire ses seules ressources de son talent d'artiste, mais la poursuite générale du savoir est l'unique objet de ses voyages²¹. Même si le contexte – un plaidoyer pour éviter le paiement d'une taxe – explique évidemment l'insistance sur le manque de moyens et les sacrifices consentis à la science, ce texte n'en demeure pas moins révélateur des valeurs du personnage, à savoir la revendication d'une sorte de mission, à tout le moins d'un objectif, celui de réunir tous les éléments d'une histoire générale de l'Amérique du Nord et des Caraïbes. Rien, toutefois, n'est venu concrétiser pareil dessein régulièrement réaffirmé. Reste donc l'entreprise collectionneuse, qui culmine avec l'ouverture du musée.

Quelques visiteurs ont laissé des observations plus ou moins bienveillantes ou dédaigneuses sur les collections de Du Simitiere, notamment John Adams, le marquis de Chastellux, ou le baron von Closen²², entre la fin de la décennie 1770 et le début des années 1780. Dans la mémoire savante, particulièrement française, le personnage figure essentiellement au titre de membre de l'*American Philosophical Society*, dans une lignée inaugurée par Buffon²³. Sa fortune critique connaît un long silence (un seul article paraît en 1889 sous le titre : « Du Simitiere, Artist, Antiquaire et Naturaliste, fondateur du premier Musée Américain »²⁴), jusqu'à la mi-xx^e siècle : Hans Huth et Martin Levey²⁵, respectivement en 1945 du point de vue de l'histoire de l'art, et en 1951, quant à l'histoire de la science, insistent sur son rôle pionnier. En 1957, Gilbert Chinard signalait les possibilités de recherche dans les papiers Du Simitiere pour l'histoire des échanges naturalistes entre la France et l'Amérique²⁶. La thèse de Paul Sifton a ensuite fourni une approche biographique, mais sans revenir sur la condamnation d'un amateurisme. Toutefois, la génération des années 1980, aux États-Unis, élabore une généalogie purement « américaine » du musée où Du Simitiere apparaît comme essentiel²⁷. Loin de s'inscrire dans une continuité qui remonterait aux cabinets de curiosités de la Renaissance et de l'âge classique, loin de préfigurer Barnum et les multiples musées commerciaux du siècle suivant, entreprises lucratives pleinement revendiquées et à la logique évidente²⁸, la collection de Du Simitiere (comme celle de Charles Willson Peale²⁹) est en fait

21. « He is a foreigner and a native of the Republic of Geneva, he has for many years travelled through various parts of this Continent and the West Indies, not without great expense and fatigue to himself, in pursuit of the natural and civil History of America, unsupported by any public and private encouragement ». Il affirme « he makes use of a little talent he has for painting among his acquaintances » mais que « his general pursuit of natural knowledge (is) the only object of his travel ».

22. *The Revolutionary Journal of Baron Ludwig von Closen, 1780-1783, Trans. and ed. by Evelyn Acomb. Published for the Institute of Early American History and Culture, Williamsburg.* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1958 : il le traite de « likable charlatan ».

23. Joseph George Rosengarten, « The Early French Members of the American Philosophical Society. » *Proceedings of the American Philosophical Society*, 1907, p. 87-93.

24. William John Potts, « Du Simitiere, Artist, Antiquary, and Naturalist, Projector of the First American Museum, with Some Extracts from His Note-Book. » *The Pennsylvania Magazine of History and Biography* 13.3 (1889) : 341-375.

25. Hans Huth, « Pierre Eugene Du Simitiere and the Beginnings of the American Historical Museum. » *Pennsylvania Magazine of History and Biography* (1945) : 315-325 ; Martin Levey, « The first american museum of Natural History. » *Isis* (1951) : 10-12.

26. Gilbert Chinard, « Andre and Francois-Andre Michaux and their predecessors. An essay on early botanical exchanges between America and France. » *Proceedings of the American Philosophical Society* (1957) : 344-361.

27. Edward P. Alexander, « Early American museums: From collection of curiosities to popular education. » *Museum Management and Curatorship* 6.4 (1987) : 337-351.

28. Comme le fait par exemple, de manière certes ambiguë, Andrea Stulman Dennett, *Weird and Wonderful : The Dime Museum in America.* NYU Press, 1997, p. 11-12. Voir sur ce thème les réflexions de Toby A. Appel, « Science, popular culture and profit : Peale's Philadelphia Museum. » *Journal of the Society for the Bibliography of Natural History* 9.4 (1980) : 619-634.

29. Edward P. Alexander, « Early American museums : From collection of curiosities to popular education. » *Museum Management and Curatorship* 6.4 (1987) : 337-351 et Joel Orosz, « Pierre Eugène Du Simitière: Museum Pioneer in

une institution caractéristique des ambitions des Lumières atlantiques, à rapprocher d'autres lieux, tel Monticello³⁰ (avec l'Indian Hall). Elle est enfin un témoignage de la violence faite aux Américains Indiens et des formes d'appropriation d'objets voire de reliques, de scalps et de corps mutilés, liées aux guerres et aux expéditions du temps. C'est dire que le musée doit être compris comme consacré à bâtir une identité nationale, indépendante de l'Europe dans certaines limites, et exclusive de l'étrangeté d'autres populations, même si sa forme ne nous est pas explicitement connue. On peut faire le pari que, comme dans le musée de Peale un peu postérieur, il s'agit à ce moment de fabriquer une « Américanité » à force de rassemblements de spécimens, d'artefacts et d'œuvres d'art³¹.

Un artiste politique

Du Simitiere fut le premier fondateur d'un musée américain se revendiquant comme tel. Il a pourtant constamment échoué, sinon à recevoir une reconnaissance officielle de ses ambitions de collectionneur et de savant, au moins à en tirer sa subsistance. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui chez Pierre-Eugène Du Simitiere tient à sa capacité de communicant politique, pour prendre un terme certes anachronique mais que les études récentes de la culture visuelle de ce moment permettent de légitimer quelque peu³². D'ailleurs aujourd'hui le souvenir de sa participation à l'élaboration de la symbolique politique des États-Unis en fait un véritable homme-patrimoine du pays aux yeux des spécialistes³³. Dans l'après-midi du 4 juillet 1776 le Congrès Continental nomme un comité pour imaginer un sceau : moins deux personnes, il s'agit du même comité que celui chargé de la Déclaration d'Indépendance, signée à deux heures de l'après-midi (Benjamin Franklin, John Adams et Jefferson). Le dessin du sceau doit être le même que celui des armes de la nation, selon la tradition. Il n'y avait pas de précédent à l'entreprise, comme l'observe au début du xx^e siècle le commentateur officiel Gaillard Hunt, car les armes d'une monarchie étaient toujours celles de la famille royale. Parallèlement, les colonies avaient chacune plus ou moins un sceau, mais il s'agissait de dessins généralement simples, et l'ambition était très supérieure dans le cas du grand sceau.

On peut mettre peut-être à part le cas du grand sceau de la Virginie adopté le 5 juillet 1776 qui témoigne de l'engagement des leaders locaux à créer une communauté « vertueuse, non corrompue, selon les idéaux du républicanisme antique ». Le sceau est décrit en détail par Edmund Randolph, dans son *Histoire de Virginie*. Chaque côté représente une figure humaine au centre, l'une masculine et l'autre féminine. Sur un côté on voit Virtus, « the genius of the Commonwealth », en Amazone, triomphant de la tyrannie représentée par un homme prostré, dont la couronne est tombée à terre et qui tient des chaînes brisées,

America. » *Museum Studies Journal* 1 (1985) : 8-18 et *Curators and culture: the museum movement in America, 1740-1870*. University of Alabama Press, 2002.

30. Voir la généalogie procurée par Joyce Henri Robinson. « An American Cabinet of Curiosities : Thomas Jefferson's » Indian Hall at Monticello ». « *Winterthur Portfolio* (1995) : 41-58, repris dans Lea Dilworth, ed. *Acts of possession: Collecting in America*. Rutgers University Press, 2003, p. 16 sq. Dans une bibliographie désormais abondante la dernière publication est celle de Leanne Zalewski, « Fine art for the New World Thomas Jefferson, collecting for the future. » *Journal of the History of Collections*, 2014.

31. Ellen Fernandez- *Spectacular Masculinities: the Museums of Peale, Baker and Bowen In the Early Republic*, PhD Dissertation, Art History, UCLA, 1998.

32. Voir les deux livres de Teresa Lynn Barnett, *The Nineteenth-century Relic : A Pre-history of the Historical Artifact*. ProQuest, 2008 (son PhD) et le livre qui en est tiré : *Sacred Relics : Pieces of the Past in Nineteenth-century America*. University of Chicago Press, 2013, et de Wendy Bellion, *Citizen Spectator : Art, Illusion, and Visual Perception in Early National America*. UNC Press Books, 2011.

33. *The American Revelation. Ten ideals that shaped Our Country from the Puritans to the Cold War*, New York, St. Martin's Press, 2005.

symbole de la puissance britannique. La devise porte *Sic semper tyrannis*³⁴. Sur l'autre face on voit un groupe de trois femmes, Libertas, Ceres et Aeternitas, avec la devise : *Deus nobis haec otia fecit*. « Imaginées ensemble, les deux faces du sceau représentent une extraordinaire conscience des élites révolutionnaires de Virginie quant à leur foi dans un monde agraire où la vertu et la liberté sont intimement liées »³⁵. Cela est d'autant plus remarquable que le groupe d'hommes d'État républicains qui émerge alors de la Virginie donnera cinq présidents – Georges Washington, Thomas Jefferson, James Madison et James Monroe.

Les premières tentatives d'invention du sceau ont été marquées par les références à la Bible et aux premières républiques de l'Antiquité, en particulier à la mythologie saxonne des origines. C'est dans ce contexte qu'on fait appel à Du Simetiere comme à un précieux connaisseur des normes héraldiques – autant, probablement, qu'à un artiste apprécié, par Jefferson et Adams, notamment. John Adams donne le récit le plus complet de l'élaboration du sceau dans une lettre à sa femme du 14 août 1776³⁶, tandis que les papiers de Jefferson conservent le dessin au crayon par Du Simetiere, largement adopté par le rapport du comité le 10 août 1776³⁷. Benjamin Franklin proposait pour le sceau la devise « Rebellion to tyrants is obedience to God », avec Moïse conduisant son peuple à travers la Mer rouge. Jefferson imaginait de même le peuple d'Israël en marche, mais plaçait de l'autre côté Hengist et Horsa, « les chefs saxons dont nous réclamons l'honneur de procéder, et dont nous assumons pour nôtres les principes politiques et la forme de gouvernement »³⁸. Enfin Adams proposait la figure la plus sophistiquée, tirée d'une littérature de grand renom chez les élites anglaises, et sans rapport avec le déisme professé par ses collègues. Il s'agissait de « Hercule entre le vice et la vertu », une œuvre de Paolo de Mathaeis, gravée en frontispice dans les éditions des *Characteristics of Men, Manners, Opinions and Times*, une œuvre de Shaftesbury, publiée en 1773. Lord Shaftesbury, retiré à Naples en 1711, avait commandé à l'artiste Paolo de Matteis, un élève de Luca Giordano, qui avait travaillé pour des clients prestigieux, une illustration pour la seconde édition de ses œuvres philosophiques. Le traité sur la vertu et les plaisirs devait recevoir une illustration du choix d'Hercule, pour laquelle l'artiste s'inspira de l'œuvre fameuse d'Annibale Carrache, au Palais Farnèse. Shaftesbury lui-même donna toutefois des instructions précises sur la composition, partagée entre la vie aimable et le chemin difficile de la vertu. La gravure fut réalisée ensuite par Simon Gribelin³⁹. Adams reconnaissait toutefois devant sa femme qu'il s'agissait d'une image à la fois trop compliquée et qui n'avait rien d'original⁴⁰.

De là l'intérêt de disposer d'un expert, Du Simetiere, dont John Adams explique qu'il s'agit d'un peintre de métier, aux dessins très ingénieux et bien exécutés⁴¹. On a donc fait appel à ses services en tant que professionnel, et il a fourni un dessin préparatoire qui représente les différentes nations qui ont fourni des émigrants à la nouvelle nation – Anglais, Écossais, Irlandais, Français, Allemands, Hollandais sont ainsi figurés chacun dans un écu.

34. On sait que « *Sic semper tyrannis* » sera le cri de John Wilkes Booth au moment de l'assassinat de Lincoln.

35. Richard R. Beeman, *The Varieties of Political Experiences in Eighteenth-Century America*, University of Pennsylvania Press, 2006, chapitre 2, p. 32.

36. *Familiar Letters of John Adams and his Wife*, 210, cité par Gaillard Hunt, *The Seal of the United States : How It was Developed and Adopted*, Washington, D. C., Department of State, (1892) 1909, p. 9.

37. « Design for a seal or coat of arms for the United States. Pencil sketch by Pierre E. Du Simetiere », août 1776, reproduit dans Thomas Jefferson, *The Papers of Thomas Jefferson*, ed. Julian P. Boyd, vol. 1, Princeton, Princeton University Press, 1950.

38. « The Children of Israel in the Wilderness, led by a Cloud by day, and a Pillar of Fire by night, and on the other Side Hengist and Horsa, the Saxon Chiefs, from whom We claim the Honour of being descended and whose Political Principles and Form of Government We have assumed. »

39. Paolo de Matteis (1662-1728) : *The Choice of Hercules*, huile sur toile, 198.2 x 256.5 cm, Ashmolean Museum, université d'Oxford, notice du tableau.

40. « too complicated for a seal or a medal, and it is not original ».

41. « by profession, whose designs are very ingenious, and his drawings well executed ».

Sur un côté on voit la Liberté avec son bonnet, de l'autre un combattant en uniforme, avec son fusil dans une main, et un tomahawk dans l'autre : cet habit et ces troupes avec ce genre d'arme étant propres à l'Amérique, même si le costume était connu des Romains⁴². Comme le remarque Denis Lacorne, ce premier projet de sceau « offrait une conception toute européenne de la nation en construction : l'Amérique n'était pas un melting pot, brassant ensemble Amérindiens et immigrants européens ». Pour autant, faut-il considérer que la représentation des différents pays européens sur le sceau est l'explication de ses modifications ultérieures ? La thèse paraît difficile à prouver, même si cette représentation de Du Simetiere engage effectivement un rapport à l'américanité, comme le faisait sa collection⁴³.

La description par Du Simetiere de sa proposition porte que les figures sont « à droite la déesse Liberté, emprisonnée (par allusion à l'actualité), tenant dans sa main droite l'épée et le bonnet, reposant de sa main gauche sur une ancre, emblème d'espoir. À gauche, un soldat américain, complètement équipé, avec sa chemise de chasse et ses pantalons, avec son tomahawk, sa poire à poudre, ses avec à main gauche son fusil et l'écu des États à sa droite »⁴⁴. L'œil est sans doute, note Hunt, une invention du dessinateur car Adams ne mentionne aucune suggestion de cet ordre parmi les membres de la commission du sceau. Pour la devise, Adams ne l'a pas proposée, puisque son idée est plutôt morale que politique pour l'allégorie, et de son côté Jefferson, en 1774, avait suggéré une devise « Insuperabiles si inseperabiles » faisant référence à la résolution des discordes familiales. La devise « E pluribus Unum », « Un à partir de plusieurs », est donc aussi un legs du dessin de Du Simetiere, et, comme l'œil elle a suscité un flot de commentaires, car comme l'avait Résumé Monroe Deutsch, il est assez paradoxal de constater que le seul legs du premier comité au dessin final du sceau n'est pas documenté⁴⁵. Le comité rédige son rapport le 10 août 1776 en décrivant de manière précise l'ensemble de la proposition retenue, largement inspirée par Du Simetiere. Dans le dessin final, la déesse de la Justice remplace le soldat comme support de gauche, et la suggestion de Franklin est adoptée pour le revers du sceau.

42. « He proposed the arms of the several nations from whence America has been peopled, as English, Scotch, Irish, Dutch, German, etc. each in a shield. On one side of them, Liberty with her pileus, on the other a rifler in his uniform, with his rifle-gun in one hand, and his tomahawk in the other : this dress and these troops with this kind of armor being peculiar to America, unless the dress was known to the Romans », in *Familiar Letters of John Adams and his Wife*, 210, cité par Gaillard Hunt, *The Seal of the United States : How It was Developed and Adopted*, Washington, D. C., Department of State, (1892) 1909, p. 9.

43. Pour Henry Wiencek, « Against France's more universalist and international model, the Federalists sought to reassert a nationalist particularism, equating republican dissenters with a "radical European political tradition" that demonized « all things foreign' by framing them as a threat to the "natural' ties of nation and family. » When Congress received Pierre Eugene du Simitiere's ideas for a national seal, they rejected his original design, which included the « symbols of Ireland, the Germanies, and France. » Only a decade after George Mason warned against the « insidious » foreign « character, » Federalists applied this negative conception of citizenship to cast republicans as "aliens" that are fundamentally different from « Americans. » Federalist politics during this period emphasized maintaining America's « character » from foreign dilution; as "Homogeneity was equated with harmony, » Federalists warned that republican ideas would disturb the American political order" (« *An Alien or a Frenchman or an Irishman : William Duane, the Federalists and Conflicting Definitions of National Identity in Early American Politics* », thèse, 2008, p. 16).

44. « Supporters, dexter, the Goddess Liberty, in a corslet of armour (alluding to the present times) holding in her right hand the Spear and Cap, resting with her left on an anchor, emblem of Hope. Senester, an american Soldier, compleatly accoutred in his hunting shirt and trousers, with his tomahawk, powder horn, pouch & holding with his left hand his rifle gun rested, and the Shield of the States with his right ». (Hunt, *op. cit.* p. 13)

45. « The only portions of the report of the first committee which became part of our national seal are the motto E Pluribus Unum and the eye of Providence, the only features of importance in that report whose originator is not definitely stated », Monroe Deutsch, "E pluribus unum." *Classical Journal* (1923) : 387-407.

Les enjeux du grand sceau

L'étude des origines de la devise a mobilisé l'érudition classique et l'ingéniosité des interprètes pendant un siècle et demi. Au-delà d'une quête presque sans fin des auteurs latins et des traditions de transmission qui pouvaient être mobilisés, on a communément identifié sa source à la page de titre du *Gentleman's Magazine*, publié à Londres, et dont les élites anglophones avaient une large connaissance⁴⁶. Toutefois, certains historiens ont eu du mal à croire qu'un peintre étranger, *a priori* peu familier des affaires publiques, ait pu suggérer cette devise, et ont préféré l'attribuer aux trois membres plus prestigieux du comité : dans cette hypothèse, Franklin semble un auteur vraisemblable⁴⁷. Mais aujourd'hui il ne paraît plus invraisemblable, connaissant mieux peut-être l'ampleur des lectures et la curiosité sans bornes de Du Simitière, d'une part, son engagement auprès de la jeune nation, de l'autre, qu'il en soit le promoteur. On sait que le magazine figurait largement dans ses citations et ses références. Surtout, après l'émergence d'une nouvelle histoire culturelle britannique attachée à mettre en valeur les phénomènes propres à la nouvelle société de consommation du XVIII^e siècle l'épisode semble témoigner excellemment de la circulation des imprimés et de ses méthodes publicitaires davantage que de l'omniprésence de la culture antiquisante. L'ironie de l'affaire, comme le résume Peter Simonson, est que Du Simitiere (ou peut-être Franklin) a emprunté aux média de grande circulation. Loin d'évoquer un discours politique ou de témoigner d'une érudition spécialisée, *E Pluribus Unum* était en fait un slogan publicitaire pour vendre les compilations d'articles d'un journal⁴⁸. Bien entendu, il n'en découle pas que ce choix n'ait eu qu'une valeur anecdotique, et qu'on doive ranger au magasin des accessoires les discussions sur le sens de la formule et ses enjeux politiques. Au contraire, les lectures contemporaines, issues du *linguistic turn* ou plus classiquement historiennes, ont proposé de se pencher très précisément sur ces termes, et d'en reconnaître tant les aspects pragmatiques que les aspects circonstanciels. William Conley Harris résume ainsi les premières vicissitudes de la devise : « As a prenatal slogan first suggested in 1776, the words represent a pride in the individual state as part of a whole that is nevertheless a whole in its own right. But the slogan also reads as precisely the kind of federalist sentiment – critical of the inefficiency and vulnerability of decentralized government – that would issue less than a year later in the drafting of an altogether new Constitution. While *E Pluribus Unum* was finally adopted as a national motto in 1782, the slogan did not appear again on any specie or paper money until 1795 – that is, until after the Coinage Act of 1792 had created one system of currency out of the many, previous independent state systems. (...) In this way we can locate *E Pluribus Unum* quite close to the site of American state formation,

46. *Founding Fathers, Secret Societies: Freemasons, Illuminati, Rosicrucians, and the Decoding of the Great Seal*, Inner Traditions / Bear & Co, 2011, p. 85-86, reprend l'histoire des attributions respectives des différents éléments du sceau, d'après Richard S. Patterson and Richardson Dougall, *The Eagle and the Shield*, *op. cit.*

47. C'est la thèse de Monroe E. Deutsch, « *E pluribus unum* », *art. cit.*, après un examen serré des différentes provenances possibles dans le monde des citations latines, mais elle témoigne *in fine* d'une forme de mépris envers Du Simitiere : « it seems less likely that Du Simitiere, a foreigner and « a painter by profession, » should have taken upon himself the responsibility of proposing a motto for the seal of the United States than that, as in case he should have incorporated in his sketch the suggestion of another. » Elle est reprise dans la thèse de William Conley Harris, *E Pluribus Unum*, *op. cit.*, p. 7.

48. Peter Simonson, « A Rhétorique for Polytheistic Democracy : Walt Whitman's « Poet of Many in One ». *Philosophy and Rhetoric* 36.4 (2003) : 353-375. « *E Pluribus Unum* was a simulacrum of classical discourse, which came to Du Simitiere twice borrowed from popular media. Far from having noble political resonances, it was a way to label year-end collections : « Out of Many Magazines, One ! » ». Pour Harris, suivant le même raisonnement, Franklin, pour qui l'utilité passait avant tout, « is the least likely to have been troubled by the disparity between the original and the intended sense (extracting spines versus uniting states) or by the incongruity of the context (applying the trademark of a popular commercial English publication to the serious institution of a government rejecting English rule », *E pluribus unum*, *op. cit.*, p. 9.

as an embodiment not only of the federalist privileging of unity but of the very different terms in which those like the Antifederalists interpreted that unity⁴⁹. »

En tout cas, l'analyse du grand sceau a toujours été menée à ce jour en des termes très généraux, sinon philosophiques, car elle engageait des réflexions sur les valeurs de l'État américain, sinon sur les responsabilités des Pères fondateurs dans son élaboration. Mais il est aussi loisible aujourd'hui de se pencher sur ses caractéristiques plus « individuelles », en s'inscrivant dans un certain nombre de réflexions contemporaines sur le rapport de la saisie biographique dans l'écriture de l'histoire⁵⁰. Au reste cette thèse d'une « invention » personnelle du sceau a déjà été formulée, mais dans un cadre tout à fait extravagant, en particulier dans une tradition de lecture des symboles américains en termes de société secrète, voire de conspiration. Ainsi lit-on ici ou là qu'un mystérieux personnage aurait fourni soudainement à un comité désarçonné par la tâche un dessin tout prêt du symbole demandé, de manière quasi providentielle. Loin de ces interprétations plus ou moins ésotériques, on voudrait insister pour terminer ce bref examen sur le partage entre professionnels et amateurs en matière de communication politique.

Dans leur étude exhaustive de la longue élaboration du sceau qui s'est poursuivie bien après l'épisode de Du Simitiere, Patterson et Dougall reviennent sur les quatorze acteurs des trois comités, en soulignant combien ce sont surtout les consultants de ces trois comités qui ont été des contributeurs essentiels. Certains auteurs ont d'ailleurs marqué leur surprise à constater que les brillants esprits du premier comité, puis des suivants, n'ont finalement laissé aucun legs dans l'élaboration de l'image du sceau⁵¹. Cela souligne le paradoxe apparent que dans le premier comité, comme d'ailleurs dans les comités suivants, composés tous de personnages éminents et cultivés, d'hommes d'État, l'influence des spécialistes des images alors consultés a toujours été plus déterminante que la leur propre. Ainsi, après le premier épisode de réflexion où Du Simitiere intervint, on compte six autres propositions avant que le secrétaire du Congrès, Charles Thomson, dont Du Simitiere avait d'ailleurs fait le portrait dans sa galerie des Illustres, règle le dessin définitif en mai 1782.

Du premier comité, et sans doute de Du Simitiere lui-même, proviennent probablement l'usage d'un bouclier et la devise, comme l'œil de la Providence dans un triangle et la date de 1776. Le second comité, et surtout Hopkinson, apporta les couleurs, les flèches, la branche d'olivier et la constellation de treize étoiles. Enfin c'est un autre artiste et expert en héraldique, William Barton, appelé auprès du troisième comité, qui suggéra l'aigle, la pyramide, et ordonna les dessins du bouclier et des flèches dans le sens et le nombre d'éléments définitifs. Thomson précisa que l'aigle devait être de race américaine, et donna les deux devises *Annuet Coeptis* et *Novus Ordo Seclorum*. pour parvenir au résultat final, sans grand rapport à vrai dire avec la première esquisse. C'est alors que le sceau prit sa forme définitive, tel que chacun peut le voir sur le billet d'un dollar aujourd'hui. L'aigle chauve est une évocation de la faune locale, qui tient la branche d'olivier de la paix et les treize flèches de la guerre, reflétant les seuls pouvoirs du Congrès en la matière. La devise est inscrite sur le bouclier, le Congrès devant assurer la préservation de l'Union, tandis que la constellation annonce l'arrivée du nouvel État, qui prend rang parmi les pouvoirs souverains déjà existants. Au revers, sur l'œil et la pyramide, « *Annuet Coeptis* » fait référence à la protection de la Providence, qui a favorisé les desseins américains et la date de 1776 évoque un *novus ordo seclorum* également d'après Virgile, dans les *Eglogues* cette fois. La pyramide renvoie à la force et à la durée, et l'œil rappelle les nombreuses interventions de la Providence en faveur de la cause américaine. Ce sceau fut adopté par le Congrès le 20 juin 1782 et utilisé

49. *E Pluribus Unum*, op. cit., p. 11.

50. Sabrina Loriga, « Écriture biographique et écriture de l'histoire aux XIX^e et XX^e siècles », *Cahiers du Centre de Recherches historiques*, 2010.

51. *Founding Fathers, Secret Societies : Freemasons, Illuminati, Rosicrucians, and the Decoding of the Great Seal*, op. cit. p. 85.

pour la première fois en septembre suivant. Les choses étaient devenues urgentes en raison des pourparlers engagés en avril 1782 en vue du Traité de Paris qui devait porter le signe officiel de la souveraineté du nouvel État. Tout s'est passé en conséquence comme si le dessin d'un sceau était une affaire de spécialistes autant, voire davantage, que de politiques, aussi brillants fussent-ils. Leora Auslander met à juste titre l'accent sur l'emprunt aux formes néo-classiques alors à la mode en Europe, teintées de références indigènes à la spécificité américaine⁵². Car les choix iconographiques répondent à une culture spécifique, à un langage de communication serait-on tenté d'avancer ici, qui, pour être largement partagé (sinon il ne serait pas efficace), n'est pas, néanmoins, susceptible si facilement d'appropriation et d'invention. Il serait pour autant erroné de penser que Du Simitière n'a agi ce faisant qu'en spécialiste : de toute évidence, cette « commande » était une occasion idéale pour y engager un projet individuel, sinon une évocation autobiographique. En fait, son dessin évoque autant sa culture cosmopolite, formée aux cultures d'Ancien Régime, et notamment aux intérêts héraldiques, que son adoption du nouveau continent, et son intérêt pour des cultures matérielles inédites. La précision des représentations d'armes et d'habits est caractéristique d'une démarche antiquaire appliquée à l'ethnographie des Américains Indiens⁵³. En cela, Du Simitière a été beaucoup plus qu'un interprète habile à répondre à une commande : il a réellement su traduire un moment historique. Pour son dernier interprète, Neil Baldwin, il ne s'agit pas ainsi de retrouver un oublié de l'histoire, mais de mettre en valeur sa capacité à incarner le projet américain⁵⁴. Avec les sceaux, Du Simitière a sans doute réalisé son chef-d'œuvre, quand tous les autres aspects de son activité ont disparu : par là, il figure aujourd'hui parmi les pères fondateurs de l'identité politique et nationale américaine, presque au même rang que les plus illustres.

Résumé

Pierre-Eugène Du Simitière (1737-1784), né à Genève, s'établit à Philadelphie au cours des années 1770 où, protégé de Jefferson, il rassemble une collection encyclopédique de naturaliste, d'antiquaire, de numismate et d'artiste, ouverte en 1782 au public sous le titre de *Musée Américain*. Mais aujourd'hui sa participation à l'élaboration de la symbolique politique des États-Unis l'emporte sur ses activités en matière de patrimoine. Dans l'après-midi du 4 juillet 1776, le Congrès nomme un comité pour imaginer un sceau : on fait appel à Du Simitière comme à un précieux connaisseur des normes héraldiques – autant, probablement, qu'à un artiste apprécié, par Jefferson et Adams, notamment. John Adams donne le récit le plus complet de l'élaboration du sceau dans une lettre à sa femme du 14 août 1776, tandis que les papiers de Jefferson conservent le dessin au crayon par Du Simitière, largement adopté par le rapport du comité le 10 août 1776.

L'épisode prouve combien le dessin d'un sceau est affaire de spécialistes autant, voire davantage, que de politiques, si brillants fussent-ils, car il doit satisfaire à un type de communication qui n'est pas si facile à (ré)inventer. Mais Du Simitière a dû aussi trouver dans cette « commande » une occasion idéale. En fait, son dessin évoque autant sa culture cosmopolite d'Ancien Régime, et notamment ses intérêts héraldiques, que son adoption du nouveau continent : la précision des représentations d'armes et d'habits est caractéristique d'une démarche antiquaire appliquée à l'ethnographie des Américains Indiens. En cela, Du Simitière a été beaucoup plus qu'un interprète habile à répondre à une commande : il a réellement su traduire un moment historique – même si la devise, *E Pluribus Unum*, a été remplacée lors de la guerre

52. Leora Auslander, *Cultural revolutions: Everyday life and politics in Britain, North America, and France*. Univ of California Press, 2009, p. 96-97. Elle insiste sur la meilleure qualité visuelle des élaborations ultérieures par les comités, et surtout sur leur caractère de plus en plus abstrait.

53. Ellen Fernandez-Sacco, « Framing "The Indian" », *art. cit.* ; Mairin Odle, « Buried in Plain Sight : Indian "Curiosities" in Du Simitière's American Museum », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, 136.4 (2012) : 499-502.

54. *The American Revelation*, *op. cit.*

froide par la formule *In God we trust*. Avec les sceaux, Du Simitiere a sans doute réalisé son chef-d'œuvre, quand tous les autres aspects de son activité ont disparu : par là, il figure aujourd'hui parmi les pères fondateurs de l'identité politique et nationale américaine, presque au même rang que les plus illustres.

Bibliographie

- BALDWIN, Neil. *The American revelation : Ten ideals that shaped our country from the Puritans to the Cold War*. New York, St. Martin's Press, 2005.
- FERNANDEZ-SACCO, Ellen, *Spectacular Masculinities: the Museums of Peale, Baker and Bowen In the Early Republic*, PhD Dissertation, Art History, UCLA, 1998 ; « Framing "The Indian": The Visual Culture of Conquest in the Museums of Pierre Eugene Du Simitiere and Charles Willson Peale, 1779-96. » *Social Identities* 8.4 (2002) : 571-618.
- OROSZ, Joel J., *The Eagle That is Forgotten*, Wolfenboro, 1988.
- PATTERSON, Richard S. and DOUGALL, Richardson, *The Eagle and the Shield*, Govt Print. Off. [for] Department of State, 1978.
- POTTS, William John, « Du Simitière, Artist, Antiquary, and Naturalist, Projector of the First American Museum, With Some Extracts from His Notebook, » *Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Volume 13, October (1889).
- SIFTON, Paul Ginsberg Sifton, *Pierre Eugène Du Simitière (1737-1784): Collector in Revolutionary America* Ph. D. dissertation, University of Pennsylvania, 1960 ; *Historiographer to the United States. The Revolutionary Letterbook of Pierre Eugène Du Simitière*, New York, Vantage Press, 1987.
- VAN HORNE, John C., *Pierre Eugene Du Simitiere: His American Museum 200 Years After: An Exhibition at The Library Company of Philadelphia, July to October 1985*, Philadelphia, The Library Company of Phil, 1985.